

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 35

Artikel: On fin dévezâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de seltz. M. Dubois a essayé une fois de remplacer le contenu du siphon par un filet d'eau froide, mais la douleur calmée par l'eau froide se fit bientôt ressentir; mais elle fut de nouveau calmée quand on fit agir le siphon. Pour M. Dubois, il se produisit un double effet; le premier est dû au froid, le second à l'acide carbonique. L'acide carbonique est en effet un anesthésique: il peut donc calmer la douleur; c'est, de plus, un antiseptique; pour ces raisons, l'emploi de l'eau de seltz paraît indiqué. C'est à l'expérience de prononcer en dernier ressort.

On nous écrit de Bulle:

« Une bonne vieille femme de la Gruyère, qui atteindra sa 101^e année le 25 septembre prochain, mariée deux fois, et dont les facultés ne sont que peu affaiblies, se plaît à faire remarquer qu'elle n'a pas quitté ses habits de deuil depuis l'âge de trente ans, c'est-à-dire pendant l'espace de 70 ans.

Elle a vu mourir successivement, outre son père, sa mère et ses deux maris, une multitude d'oncles et de tantes, huit frères et sœurs, autant de beaux-frères et de belles-sœurs, six enfants, trente-deux petits-enfants et arrière-petits-enfants. Il ne lui reste plus qu'une fille, âgée de 72 ans, qu'elle appelle *sa petite* et qui est aux petits soins pour elle. Toutes deux vivent dans une honnête aisance, mais avec beaucoup d'économie.

Je demandais dernièrement à cette brave femme, que je vois fréquemment, pourquoi elle faisait des épargnes, alors qu'elle pouvait s'accorder quelques jouissances, quelques petites fantaisies.

— Oh ! me répondit-elle, il faut savoir se garder une poire pour ses vieux jours. »

La réclame ne date pas d'hier, témoin celle-ci que nous cueillons sur la couverture d'un vieil almanach de Berne et Vevey.

« *Isaac Maccaux*, maître d'école, chirurgien, barbier, perruquier, maréchal et accoucheur, à Yverdun, en Suisse, raze pour un sou, coupe les cheveux pour deux sous et vend poudre et pommade aux jeunes demoizelles joliment élevées; allume les lampes à l'année ou par cartier; les jeunes gentilshommes aprènent aussi leur langue grand mère de la manière la plus propre: on prend grand soin de leurs moeurs et on leur enseigne à épler. Ils aprènent à chanter le plein champs et à ferrer les chevaux de main de maître.

Il fait et racomode aussi les bottes et souliers, enseigne le hot-bois et la guimbarde, coupe les corps, seigne et met les vessicatoires au plus bas prix. Il vend en gros et en détail la parfumerie dans toutes ses branches, vend toutes sortes de papeteries, cire à décroter, harangs salés, pain d'épice, brosse à frotter, sourcilières, de fil d'archal et autres, pommes de terre, saucisses et autres légumes. On enseigne aussi la joggraphye. »

Voici la réponse faite par un cordonnier à un journal satirique qui s'était occupé de lui:

« Monsieur, je ne me sens nullement *piqué* par vos *pointes*, et, quoique vos raisonnements manquent de *poids*, quoique vous ne fassiez pas avancer la question d'une *semelle*, quoique, enfin, vous me contestiez le *vernis* d'une solide éducation, j'accepte volontiers, en considération de la *forme*, les *bottes* que vous me portez au sujet de mes *cuir*s.

» Mais je me fais vieux, je penche sur ma *tige*, et l'*haline* me manquerait pour continuer cette polémique. Ne soyez donc pas étonné si je vous tourne les *talons* et si, après avoir essuyé tant de *revers*, je recule devant une sorte de *savatte* littéraire qui pourrait finir par *souiller* ma réputation. Admettons que nous ne nous chaussons pas du même pied et le différend se trouvera *tranché*.

» Adieu, monsieur. Quoique vous ayez le *fil*, je prendrai mes *mesures* pour que vous ne me *remontiez* pas un nouveau coup. »

On fin dévezâ.

Po que oquie aussè bouna façon, faut que n'iussè rein que la déparâi. L'est dinsè que s'on reincontré 'na gaupa avoué 'na balla roba dè mousseline et onna granta plionma à son tsapé, cein pâo étrè galé; mà se avoué cé accoutrémeint, la gaillarda a met dâi charguès qu'ont fauta dè ressemellâ et qu'ont dâi talons poeintus d'on pouce et demi dè hiaut, tot use d'on coté, que cein lâi fâ dâi solâ tot écouéssi, clilia galéza pernetta n'est perein que 'na roudeusa et 'na galavarda. Et se 'na dzein bin vetiâ et bin pimpâie a on dévezâ que resseimblè trâo à n'on dévezâ dè tserrotton que sacremaintè après sè tsévaux, cein ne va pas non plie et cein baillé dâi z'histoirès coumeint clilia que vo vé contâ.

Quand lo grand Napoléon étai dzouveno, l'étai on bouébo tot coumeint no, qu'allâvè su lo moti po férè: *à qui ? ami !* ào bin que s'amusâvè à djuï ài botons, sâi à la pida, sâi à la clliotta, qu'on dit mé-mameint que l'ein avâi 'na tsaina que lâi baillivè trâi iadzo lo tor dâo coo, que n'a don pas étai élévat coumeint lè z'infants dâi râi et dâi z'empereu. N'est què pe tard, quand l'a z'u passâ l'écoula, qu'on a vu que l'étai on lulu numéro ion, qu'avâi dè la cabosse, et cein que lo prâovè, c'est que l'a z'u lè galons dè generat bin dè pe vito què lo Louis à la Grigne clliâo dè caporat. Et ein après, quand l'a z'u vouistâ lè z'Autrichiens, lè Russes, lè Prussiens, lè z'Etaliens, et que l'a bin su appedzenâ lè François, l'est venu premi consu et empereu. N'ein a pas tant que pâovont dinsè férè. Cé certain Bolondzi, que y'avâi su lè papâi stâo dzo passâ, fasâi prâo état dè lo volliâi dessuvi; mà n'étai pas d'attaque; cein a ratâ et lo pourro diablio, oreindrâi, tsantè tota la dzornâ à on nonmâ Laur, se n'ami:

« Pourro frârè, que fein-no ice ?
No no sein pas mau einreimblia ! »

N'est pas Napoléon quoi vâo.

Tot cein po derè que Napoléon n'étai pas ristou, que sè fotâi dè leu coumeint dè l'an 40, et que non-mâvè colonet et generat, na pas lè retsâ ni lè nouâlio, à mein que ne fassont fermo quie, mà lè pe' crâno lurons que trovâvè, sein s'einquiettâ se l'é-tiont valets dè taupi, d'asseuseu, dè molârè, dè caca-

pèdze ào dè meimbro dào synode; et quand cllião z'individus, qu'étiont ti fé ào fù, aviont reimportà onna victoire, craque ! lè vouaiquie duc dè cauquière part; et ne faut pas étrè ébàyi se dâi iadzo que y'avâi, sâi leu, sâi lâo fennès, n'aussont pas z'u la méma niaffe que dâi vretablio z'aristo.

Permi cllião coo, y'ein avâi ion qu'on lâi desâi lo duc dè Dantsique, qu'étai dza mariâ quand l'avâi étâ nonmâ. Sa fenna, qu'avâi z'âo z'u étâ à maître tsi on municipau dè son veladzo et qu'étai 'na crâna ziga, qu'amâvè bin couienâ, n'étai rein vegnâ fire quand bin l'étai duchesse, et la fenna à Napoléon, la Joséphine, l'amâvè gaillâ, po cein que l'étai tant cocasse. On dzo que la fenna à l'empereu l'avâi invitâie po bâirè n'écoualetta dè café, le lâi va; mà quand le vâo eintrâ tsi la Joséphine, m'einlevine se le n'est pas arretâie pè on grenadier dè la garda, qu'étai quie dè faqchon et que ne la vâo pas laissi passâ quand bin le lâi desâi cein qu'en irè. Ma fai, coumeint sè tsermaillivont, que mémameint lo grenadier la volliâvè mettrè frou, po cein que la pregnâi po 'na buiândâirè bin revoûssa ào po 'na martzanda dè person et que le lâi desâi dâi gros mots, l'empereusa, qu'oût cé boucan, soô ào colidoo po vairè que y'avâi, et quand le vâi la fenna ào duc, le lâi châotè ào cou et la preind pè lo bré po la férè eintrâ. Lo grenadier, que vâi l'empereusa, preseintè l'arma, et quand la duchesse passè devant li, à bré avoué la Joséphine, lo grenadier est tot ébaubi dè cein vairè, et la duchesse sè revirè contrè ein sorizeint et lâi fâ ein sè foteint dè li : Eh ! mon vieux ! ça te la coupe !



UN ROMAN AU COLLÈGE

— Legrand, me dit Martin, en me prenant amicalement par le bras, au milieu de la grande cour de récréation, j'aurais, mon cher ami, un service à te demander et, dans tout le collège, il n'y a que toi qui puisses me le rendre.

Je voudrais écrire une lettre à..... quelqu'un. Tu passes pour le plus fort en narration et tu es toujours le premier dans ta classe. Moi, je ne suis pas capable d'aligner six lignes proprement. S'il s'agissait de résoudre une équation ou un problème de physique, ce serait bien différent.

Voudrais-tu me faire ma lettre ? Toutes les fois que tu auras en mathématiques ou en géométrie des devoirs difficiles, tu n'as qu'à venir me trouver.

La voix de Martin avait quelque chose de tendre et de supplicant. Je fus d'autant plus flatté qu'il avait dix-huit ans et que j'en avais seize ; qu'il faisait sa rhétorique-science et moi ma troisième-lettres ; qu'il était craint et considéré dans la cour à cause de sa force corporelle et de sa jactance ; enfin, qu'il m'avait rossé quinze jours auparavant et que j'en portais encore un bleu à la partie supérieure du nez, entre les deux yeux. Bon enfant au fond et serviable.

Il s'amusait à me lancer des petits cailloux dans la figure et dans les yeux, cela devenait irritant ; je lui répétais trois fois : « Martin, vas-tu finir ? » il ne cessait pas. Tout à coup, malgré la différence d'âge et de force, je lui tombai dessus à coups de pieds et à coups de poings, sans barguigner. Il m'envoya une riposte à assommer un bœuf et je me relevai le visage tout en sang.

Honteux lui-même et tremblant du mauvais coup qu'il avait fait, il me conduisit à la pompe pour me laver et

s'ingénia les jours suivants à me faire préparer par la cuisinière des cataplasmes de verveine pilée qu'il me posait soigneusement sur le front.

Cette pochade nous avait rendus bons amis.

Je fus touché et fier de le voir recourir à mon obligeance.

— A qui donc veux-tu écrire ? lui demandai-je.

— Mais, répondit-il, d'une voix presque défaillante, c'est à la sœur d'un de nos camarades dont je suis allé voir les parents le jour de la dernière sortie et avec qui je me suis promené quelque temps au jardin pendant qu'ils étaient occupés.

— Bigre ! c'est très grave ce que tu me demandes là.

— Legrand, ne me refuse pas ce service !

— Comment s'appelle cette jeune fille et quel est son frère ?

— Elle s'appelle Célestine, c'est la sœur de Riand.

— Ce petit type qui n'a pas encore dix ans ?

— Oui. Célestine en a seize.

— C'est très bien, mon cher ; mais si cette jeune fille, grâce à moi, vient à t'aimer, que feras-tu ? L'abandonneras-tu au bout de quinze jours, ou bien as tu l'intention de l'épouser plus tard ?

— Mais, fit Martin interloqué, je compte bien l'épouser dès que j'aurai passé mon bâchot.

— Tu sais, ce sont là des choses d'honneur avec lesquelles il ne faut pas plaisanter et je ne voudrais pas me faire complice d'une infamie, surtout quand il s'agit de la sœur d'un camarade.

— Legrand, tu me connais mal.

— Du moment que tes intentions sont pures, je n'ai plus d'objections et je ferai ta lettre.

— Vous êtes-vous déjà parlé de votre amour ?

— Mais non, je n'ai causé qu'une heure avec elle de choses insignifiantes, mais elle a bien vu que je la trouvais jolie et elle a paru avoir du plaisir à causer avec moi. Arrange une petite lettre où je lui apprendrai que je l'aime et c'est je la prierai de répondre à mon amour. Fais le brouillon, je recopierai tout et je chargerai Riand de la remettre à sa sœur.

— Tu crois qu'il s'acquittera de la commission ?

— Parbleu ! pour une couple de berlingots ou une demi-douzaine de pastilles de chocolat, on lui ferait traverser la mer à la nage.

La cloche annonça la fin de la récréation et tous, grands et petits, au nombre d'une trentaine, vinrent se ranger au pied du grand donjon rectangulaire où serpentait l'escalier qui conduisait jusqu'au dortoir et à l'étude, sis au troisième étage. Quelques minutes après, tous étaient au travail, sous l'œil d'un pion assez débonnaire lorsque aucun bruit de voix ou de pupitre ne venait l'interrompre dans la lecture de ses romans de prédilection. Je me hâtai de bâcler mon thème latin et il me resta une grande heure pour méditer et composer la lettre à Célestine.

J'étais aussi ému que si j'eusse rédigé la déclaration pour mon propre compte. Mlle Riand était une jolie brune, d'aspect un peu candide, que j'avais remarquée, comme tous mes camarades, à la messe du collège et à la promenade ; j'aurais eu grand plaisir à poser mes lèvres sur ses joues et je fus tout à fait curieux de savoir comment elle prendrait ma lettre, quoiqu'elle ne dût pas lui parvenir sous mon nom.

A la fin de l'étude, j'avais accouché du poulet suivant :

« Mademoiselle,

» Me pardonnerez-vous la hardiesse que je prends de vous adresser ces quelques lignes ? Oui, — sans doute, — j'en ai du moins le ferme espoir — si je réussis à vous exprimer, d'une manière digne de vous,